



Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort [2 Cor 12, 10]

« *N'ayez pas peur de votre fragilité* ». C'était le message simple – mais aussi le véritable défi – adressé par le pape François lors de l'Angélus, le 9 février 2014, deux jours avant la journée mondiale des malades. Peut-être est-ce là précisément le message que nous avons besoin d'entendre, nous Spiritains, alors que nous nous apprêtons à fêter la Pentecôte, toujours plus conscients de notre vulnérabilité et de nos limites en tant que Congrégation. Le terme « fragile » est devenu un lieu commun de notre vocabulaire spiritain au cours des dernières années. Nous parlons volontiers dans la Congrégation de « circonscriptions fragiles », de « communautés fragiles » et même de « confrères fragiles » ! C'est un sujet qui s'invite sans cesse à la table du conseil général. Collectivement, nous prenons davantage conscience de nos limites et de nos insuffisances en toutes sortes d'endroits, et cela pour diverses raisons : le personnel en diminution et vieillissant dans nombre de nos anciennes provinces ; le manque de jeunes prêts à s'identifier à notre mode de vie, là-même où autrefois les vocations spiritaines étaient florissantes ; des ressources financières insuffisantes, parfois même incapables de satisfaire les besoins élémentaires dans certaines de nos jeunes circonscriptions ; la désunion et la division entre membres d'une circonscription ; la prise de conscience de nos erreurs et de nos manquements, comme groupe ou comme individus, à vivre authentiquement notre vocation religieuse missionnaire et à être fidèles à l'engagement que nous avons pris publiquement le jour de notre profession. À tout cela s'ajoute le fait que, ces dernières années, l'Église elle-même a perdu beaucoup de sa crédibilité et n'est plus une source évidente d'espérance et d'inspiration pour nos contemporains. Désormais, il nous faut épouser une idée de la mission non plus basée sur la force, comme ce fût peut-être le cas autrefois, mais enracinée dans la fragilité et l'impuissance.

Il est important de nous souvenir que notre Congrégation est née dans la fragilité et a connu bien des moments de faiblesse au cours de son histoire : cela a commencé par un petit groupe de séminaristes, rassemblés un dimanche de Pentecôte, avec des aspirations très simples. Leur jeune et charismatique chef, Claude Poullart des Places, vers qui tous se tournaient pour trouver inspiration et direction, mourra seulement quelques années plus tard. Sans Règle établie ni existence officielle durant trois décennies, la Congrégation sera supprimée puis restaurée à deux reprises entre 1792 et 1816. Ensuite, spoliée de ses ressources élémentaires et de ses bâtiments, saisis par l'armée, elle n'a survécu que grâce à l'extraordinaire dévouement d'une poignée de ses membres. La Société qui finalement a suscité son renouveau était elle-même fragile : elle aussi fondée par des séminaristes et dirigée par un converti de fraîche date et à la santé fragile qui, en ce temps, ne pouvait espérer être ordonné, elle a vu sa première aventure missionnaire en Afrique de l'Ouest tourner au désastre. Nous oublions souvent de nos jours – bien que ce soit passionnant à relire à la lumière du contexte actuel – les difficultés que Libermann a dû affronter, lorsqu'il se débattait à cause de tensions internes dans la petite communauté, de la mort soudaine de certains de ses compagnons parmi les plus déterminés et les plus compétents¹, ou de ressources extrêmement limitées². Le nouveau projet en Australie, paraissant alors si providentiel et entrepris avec tant d'enthousiasme, a vu le refus d'un confrère d'y être affecté, la mort d'un autre à son arrivée, le départ d'un troisième de la Société durant le temps de son affectation, ainsi que le non-respect des termes du contrat initialement conclu avec les autorités – tous problèmes qui nous sont encore familiers aujourd'hui. Et cette aventure devait, elle aussi, aboutir à un échec. Pas étonnant que Libermann ait parlé volontiers de sa « *pauvre et faible congrégation* » (N.D. XIII, 13, par exemple). « *Nous sommes tous un tas de pauvres gens*, écrit-il à M. Briot en 1843, *réunis par la divine volonté du Maître, qui seul est notre espérance. Si nous avions des moyens puissants en mains, nous ne ferions pas grand-chose de bon. Maintenant que nous ne sommes rien, que nous n'avons*

¹ Voir par exemple la lettre du 1^{er} novembre 1851 à Mgr Kobès (L.S. IV, 680) : « [Dieu] nous enlève précisément ceux qui semblaient être les plus capables de seconder vos efforts et les miens. Sur le nombre de ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler à lui, depuis neuf ans qu'il nous a envoyés en ce malheureux pays, il y en a huit ou neuf qui auraient pu devenir d'excellents supérieurs de maison et peut-être même de mission ; il ne nous laisse que les moins capables. »

² Lettre à Mgr Kobès, 26 avril 1851 (N.D. XIII, 112-113) : « Notre maison du Gard est sur un pied très pauvre et je ne crois pas qu'il existe un établissement en France aussi pauvrement monté ; c'est tout au plus si nous avons le strict nécessaire pour le maintien de l'ordre dans la maison habitée par 70 personnes formant trois communautés. »

rien et ne valons rien, nous pouvons former de grands projets, parce que les espérances ne sont pas fondées sur nous, mais sur Celui qui est tout-puissant » (N.D. IV, 303). Le Père Amable Fourdinier, alors supérieur général, avait exprimé les mêmes sentiments quelques années plus tôt : *« J'ai placé ma confiance en Dieu... Plus je suis impuissant, plus j'ai confiance. »* Si, aux yeux de bien des observateurs, notre histoire est faite de succès extraordinaires en matière d'évangélisation au cours des trois derniers siècles, comme en témoignent les textes de la neuvaine que vous avez reçus, les grandes lignes de cette histoire ont été tracées par des confrères simples, ordinaires, résolus, qui étaient conscients de leurs limites et de leurs erreurs mais restaient ouverts à la puissance transformante de l'Esprit.

De façon intéressante, c'est précisément la découverte de notre fragilité qui, en nous rendant capables de voir les choses à leur véritable dimension, nous libère de nos compulsions et de nos illusions. Selon l'auteur britannique Margaret Silf: *« C'est par ce qui nous manque que nous nous ouvrons à ce que nous allons devenir. La Samaritaine n'aurait jamais rencontré Jésus près du puits si elle avait eu de l'eau à la maison »* (Compass points, p.140). Les révélations sur les récents abus sexuels sur des enfants, sur les scandales financiers dans l'Église, sur la complicité de dirigeants occultant ces crimes afin de protéger l'institution au détriment des victimes, ont secoué nos illusions d'une institution divine exempte de tout reproche. Elles nous ont permis de retrouver les valeurs fondamentales de l'Évangile, le besoin d'authenticité et d'intégrité dans nos vies, l'exigence de responsabilité et de transparence dans nos rapports avec autrui, et l'appel à une conversion continue, tant de l'institution que des individus. En ce qui concerne notre Congrégation, l'expérience de nos fragilités et de nos vulnérabilités a permis à l'Esprit de nous ramener à la simplicité du message de nos fondateurs, à la conviction que la mission à laquelle nous sommes appelés est la mission de Dieu et non la nôtre, et que notre rôle est d'être simplement des instruments dociles au service de Dieu. Il est possible que l'insistance portée à juste titre par Vatican II sur l'activité apostolique comme étant la *« nature même de la vie religieuse »* (P.C. 8) ait eu comme effet, dans les congrégations comme la nôtre, de nous induire à nous croire « maîtres d'œuvre » plutôt qu'« ouvriers », « messies » plutôt que « serviteurs » dans la vigne du Seigneur. Une surenchère dans l'activité, dans l'efficacité, dans la réalisation et dans le succès nous confrontera toujours en définitive à notre propre pauvreté. Le sentiment de notre impuissance ne devrait donc pas nous paralyser, mais nous convaincre à nouveau que la puissance de Dieu s'affirme dans la fragilité humaine. De fait, comme le soulignait Timothy Radcliffe, la conscience de notre propre impuissance est en réalité une condition essentielle à notre crédibilité comme porteurs de la Parole de Dieu aujourd'hui : *« Être prédicateur, ce n'est pas simplement parler de Dieu aux gens... Nous n'aurons une parole d'espérance que si nous reflétons de l'intérieur la souffrance et la peine de ceux à qui nous nous adressons. Nous n'aurons de parole de compassion que si, d'une façon ou d'une autre, nous avons reconnu dans leurs faiblesses et leurs tentations notre propre expérience. Nous n'aurons pas de parole qui donne sens à la vie des gens si nous n'avons pas été touchés par leurs doutes et entrevu l'abîme. »* [Sing a New Song, p.125]

Pentecôte est l'histoire d'un groupe fragile d'individus réunis en prière avec Marie et liés entre eux par un sentiment personnel et collectif d'impuissance. La venue de l'Esprit n'a rien fait pour changer le chaos du monde qui les entourait. Elle leur a plutôt permis de découvrir en eux-mêmes une force nouvelle qui leur permette d'affronter un monde qui jusque-là les avait effrayés, la capacité de communiquer dans un langage que tous pouvaient comprendre malgré les barrières qui les séparaient, une énergie qui unisse et crée la communion dans un monde divisé. Libermann a clairement perçu que c'est précisément dans notre véritable et concrète situation que Dieu nous rejoint et nous appelle ; non pas comme nous étions dans le passé ni comme nous souhaiterions être maintenant ou à l'avenir. Alors que nous nous préparons ensemble, dans la prière, à célébrer notre fête patronale de la Pentecôte, peut-être pouvons-nous faire nôtres les mots qu'il a adressés à Sœur Sainte-Agnès, moins de deux ans avant sa mort : *« Il vous a acceptée pauvre et faible, il savait bien ce que vous étiez ; abandonnez-vous à la bonté et à la miséricorde avec laquelle il vous a reçue »* (N.D. XII, 171).

« À celui dont la puissance agissant en nous est capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir, à lui la gloire dans l'Église et le Christ Jésus pour tous les âges et tous les siècles. » (Eph. 3, 20-21).

John Fogarty, C.S.Sp.

John Fogarty, C.S.Sp.
Supérieur général